

The background of the cover is a close-up photograph of two young women. The woman on the left is in profile, looking upwards with a soft expression. The woman on the right is lying down, looking up at the camera with a slight smile. The lighting is warm and golden, creating a dreamy, intimate atmosphere. The text is overlaid on the upper half of the image.

PAULINE LIÉTAR

PAILLETES

ROMAN


CHARLESTON

PAULINE LIÉTAR

PAILLETTES

Kalindra, 13 ans, porte un prénom inventé par sa mère, Coco, qui l'élève seule. Un mélange de noms indiens avec des significations aussi pesantes que « gentille fille » et « splendeur ». Pas facile pour s'intégrer dans le très élitiste 7^e arrondissement de Paris, où elles ont récemment emménagé dans un petit deux-pièces. Et encore moins lorsque Coco se pointe à la sortie du collège avec ses cheveux blond platine, seins et lèvres refaits, pour l'emmener faire le tour de la capitale en Ferrari, ou draguer les pères d'élèves. Kalindra, elle, n'a jamais connu le sien, mais elle espère bien le rencontrer un jour. Quand elle apprend qu'il n'existe pas, qu'elle serait née d'un don, d'une paillette, tout s'effondre. Comment se construire quand on ne connaît pas ses origines ? Et comment vivre aux côtés de cette mère qui ne cesse de fuir ses responsabilités ?

Avec ce premier roman à la plume acérée et drôle, Pauline Liétar explore une relation mère-fille tantôt tendre, tantôt cruelle, où l'amour triomphe toujours.

« Le portrait d'une mère dépassée,
borderline et terriblement attendrissante.
J'ai adoré ce roman. »

Marie, de @lucioleinbooks

ISBN : 978-2-38529-453-3



9 782385 294533

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Raphaëlle Faguer

Photographie : © Alexia Feltser /

Arcangel




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

PAILLETES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-453-3
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pauline Liétar

PAILLETES

Roman



Aux miens

À Titi, à Gigi

*Les parents reprochant aux enfants d'être jeunes,
les enfants reprochant aux parents de ne plus l'être
et de vouloir faire comme s'ils l'étaient encore.*

Françoise Sagan, Avec mon meilleur souvenir

PROLOGUE

UNE VIBRATION AGITE MON TÉLÉPHONE et un numéro anonyme s'affiche sur l'écran. Un peu précipitamment, je décroche : j'attends un appel de la mairie pour ma nouvelle carte d'identité. Mon circuit en train à travers l'Europe commence dans dix jours et j'ai besoin de ce sésame pour prouver que je suis majeure. Dix-huit ans depuis trois mois. Je suis déjà à la fac, une classe sautée... Je devrais en être fière, pourtant j'espère cette carte comme une délivrance. Mais en lieu et place d'une émancipation, cet appel qui déchire mon quotidien comme un rideau de théâtre me porte une nouvelle aliénation.

— Bonjour, madame Ferrini ?

— Oui.

— C'est le commissariat du 7^e arrondissement. C'est à propos de votre mère. Elle est en garde à vue chez nos collègues de Deauville pour vol.

— Oh non ! Mais qu'est-ce qu'elle a volé ?

— Elle a été interpellée dans un casino pour recel de jetons. Son compagnon est sur place et...

— Son compagnon ?

— Oui, un certain Jean-Yves Poultier.

— Ah, celui-là...

— Oui. Donc il était avec elle ce soir-là et il s'occupera d'elle à sa sortie. Comme elle est toujours domiciliée dans l'arrondissement, nous avons été chargés par nos collègues de Deauville de vous appeler et d'enquêter. D'après votre mère, vous avez l'habitude de gérer l'argent de la famille. Vous êtes au courant de la démarche de mise sous tutelle initiée par vos grands-parents maternels ?

Je reste évasive, la police me donne d'autres détails sur l'arrestation, je les remercie et raccroche avec dans la bouche le goût d'une amertume ancienne et tenace.

Papy et Mamie m'ont brièvement parlé de cette initiative peu réjouissante. Et j'ai fait des recherches sur Internet il y a un moment. Mam rentre dans la catégorie éligible à la tutelle : « Personne qui ne peut pas gérer seule son bien et son patrimoine. » Mais la garde à vue ? Mam ne m'a encore jamais fait ce coup-là. Elle innove. Apparemment, elle a volé des jetons de casino et les a cachés dans son soutien-gorge. Elle a été repérée par les caméras de vidéosurveillance. Si la police pense qu'elle va être relâchée sans poursuite, parce qu'elle s'est montrée coopérante, l'équipe du 7^e arrondissement est missionnée pour une enquête sociale après ses dépenses faramineuses dans ce casino de Deauville depuis plusieurs mois.

Alors que je savoure tout juste ma majorité, je vais redevenir la mère de ma mère. Et cette fois, officiellement. Surtout, cet appel implique que je remette les pieds dans le quartier... Je me sens tout d'un coup

sévèrement carencée, vide d'énergie, mais je préfère me rendre au commissariat pour affronter mon Everest familial. Bien que je doive finaliser un projet pour la fac – un exposé sur mon volcan préféré, le Mauna Loa, le plus actif du monde – avec Amédée, j'annule notre rendez-vous à Jussieu. Et, le plexus compressé, je me sandwiche entre les passagers de la ligne 13.

Repasser devant le 8 rue de la Comète ne représente pas un long détour. Je lève la tête vers l'unique fenêtre côté rue que nous offrait l'appartement. Avec vingt-six mètres carrés, on ne pouvait pas espérer beaucoup plus de lumière. Elle qui la cherche tellement...

Hors-jeu

Cinq ans plus tôt

LES GIFLES DE TONY surprenaient toujours Maman parce qu'il était gaucher. C'est ce qu'elle me disait à chaque fois. Et ce matin-là, sa main sur la joue comme pour éteindre l'incendie, elle a même ajouté : « Tu sais, façon Nadal. Un gaucher, ça déstabilise l'adversaire. »

Elle tentait de sourire. Elle ne pouvait pas vraiment exprimer grand-chose avec ses yeux et ses sourcils depuis sa dernière injection, et comme je restais de marbre, elle a plongé en saut de l'ange dans le déni. « Non, mais c'est rien, ma chérie, juste des bagarres de grands. »

Tony était occupé dans la salle de bains à s'asperger d'after-shave de mâle alpha. Moi, je savais. Les affiches

au collège avec la photo d'une femme qu'on pourrait croire maquillée pour Halloween. Le numéro vert à appeler, composé une fois déjà à la hâte depuis le téléphone fixe quand Maman était sous la douche et que Tony a déboulé dans le salon avec son « Yo ! » habituel. À l'époque, sa manière de faire jeune me plaisait pas mal. Avec le recul, je trouve ça ridicule.

Souvent en panne de mots, il disait donc « Yo ! » en entrant dans une pièce où je me trouvais. Et il balançait d'avant en arrière ses gros bras enflés par la fréquentation de la salle de gym, dans l'attente d'une meilleure réplique, j'imagine.

J'ai dû raccrocher et inventer n'importe quoi, que j'étais en train d'appeler le répondeur du Père Noël. Idiot comme prétexte mais je ne m'étais pas préparée. « À douze ans, tu crois encore au Père Noël ? T'es bien la fille de ta mère ! Coco, elle croit au Botox et à la Française des jeux. »

Le Père Noël, j'y croyais plus depuis que j'avais compris à six ans que le vieux était un salaud. Il apportait toujours des beaux cadeaux aux enfants de riches et des paquets de merde aux gosses de pauvres comme moi. Franchement dégueulasse. T'avais beau être sage, bien bosser à l'école, mettre la table et tout, Arnaud, le débile rebelle qui redoublait, fils de médecin, avait toujours des plus beaux jouets que toi. Les trucs les plus chers. Et toi, tu chialais sur ta poupée déjà démembrée car de mauvaise qualité. Je l'avais alors renommé le Père Nul. Un nom qui disait aussi la vacuité paternelle dans ma vie. Le néant de mon ascendance.

Tony n'était pas le beau-père abusif classique. À la plage, quand je me changeais, il détournait le regard comme les commerçants quand on compose son code de carte bleue. Il m'a aussi un peu enseigné le

jardinage, son métier. Le principe d'un massif floral s'avérait assez simple en fait, les grandes plantes derrière, les petites devant, pareil que pour la photo de classe. Malgré ça, j'ai vite conclu que je devais me débarrasser de lui. Il fallait qu'il quitte ma mère. Le contraire était dangereux.

Je m'attaquais quand même à du lourd. Une histoire de quatre mois. Un record pour Mam. Un quasi-mariage pour Tony.

Ils se sont rencontrés chez le vétérinaire. Et j'étais là. Ma mère, blonde platine, avec des lèvres et des seins qu'elle avait aidés à se propulser vers l'avant grâce à deux crédits à la consommation, devait se coltiner ma présence peu *accessoirisante* : j'endurais des cheveux d'un brun cendré indéterminé et quasi le nez de Depardieu. Mam venait faire soigner un chat gris trouvé dans la rue. Elle aimait bien faire réparer les gueules cassées du monde animal. Surtout les chats qui avaient été mordus. Un geste lié à ses souvenirs d'enfance dans la ferme familiale.

Lui est entré dans la salle d'attente avec un minichien dans un panier. J'ai oublié le nom de la race, mais le genre auquel les mamies enfilent des manteaux. Cette vision a chamboulé Mam qui, plus tard, m'a confié sur ce ton de mère-copine qui me gênait toujours : « Tu vois, Kalindra, un grand costaud comme lui qui s'occupe d'un si petit chien, ça veut dire beaucoup. Petit chien, grand cœur... »

Elle s'était encore une fois complètement plantée.

Là, dans cette salle d'attente, elle a lâché *Femme actuelle* pour s'intéresser à Tony et son panier. Un peu gêné, le jardinier – *easy* à deviner, il portait une tenue marquée *St-Cloud Espaces Verts* – a dit : « Ça fait un peu pédé ce panier, mais c'est son moyen de transport préféré. »

Il a envoyé le bon signal à ma mère : hétéro, dispo. En gros, le bonhomme du passage piéton était passé au vert. Elle a glissé plusieurs « absolument » dans la conversation, avec l'impression que l'adverbe lui donnait un parler chic. Mam écoutait souvent des podcasts France Inter et répétait à haute voix les phrases d'Augustin Trapenard. Façon méthode Assimil, elle tentait d'attraper un accent parisien, chic et maniéré. Et de perdre un peu ses intonations cagoles. Même si elle disait s'assumer telle qu'elle était, cela faisait un moment qu'elle essayait de désudifier son parler.

Après un « certainement ! » très Paris-Centre et plutôt réussi, elle a eu la soudaine envie de mettre du gloss, l'a saisi dans son sac à main lamé et l'a fait tomber. Le gloss a roulé sous la chaise de Tony. Et leur histoire a commencé. Un scénario tellement attendu. La suite n'a même pas besoin d'être racontée.

À partir de l'épisode du vétérinaire, ma mère a eu de plus en plus envie d'aller au cinéma, soi-disant avec des collègues. Je faisais semblant de la croire, mais mon intuition était bonne. Un jour, j'ai retrouvé des petits poils de chien sur le bas de son manteau. Et puis il y a eu le classique « Il faut que je te présente quelqu'un ». J'avais déjà entendu cette phrase une quinzaine de fois depuis le CP, et la tentation de répliquer « Te foule pas Mam, c'est Tony » était aiguë. Mais je voulais qu'elle croie encore en elle, en ses capacités de mystification.

J'ai offert le meilleur accueil possible à Tony. Grande fille souriante, avenante, qui s'intéresse à la gestion des espaces verts de la ville. Quelques articles potassés sur Wikipédia m'ont permis de poser des questions pointues sur le budget municipal, les rosiers remontants, les nuisibles sur les ronds-points. Mam s'est montrée très

satisfaite de ma prestation de fille unique bien élevée. Pourtant, au départ, Tony n'était pas sa cible. Mam me l'avait avoué. À Paris plus encore qu'à Montpellier où nous vivions auparavant, elle cherchait à sortir avec des hommes en costume qui pourraient nous gâter, nous permettre d'avoir un plus grand appartement, nous faire voyager. Son sacrifice maternel à elle.

Tony s'est mis à m'appeler « Petite Bouture », un surnom qui se voulait affectueux, et à venir quasi tous les jours chez nous. Bientôt, il a pris ses aises et montré des signes de nervosité, de mauvaise humeur et de fatigue. Jusqu'à finir par lâcher les claques... et lui coller la gifle de trop. Du moins pour moi. Mam, je le craignais, pouvait encore en endurer quelques-unes.

J'ai concocté ma riposte. Je devais aussi sauver notre duo. Mam tombait tellement sous l'emprise des hommes – même avec la joue en feu, elle préparait le déjeuner de Tony et le lui tendait dans un Tupperware. Je présentais qu'un jour, elle me quitterait pour l'un d'entre eux. Un abandon pur et simple.

J'avais aussi découvert en lisant des textos sur son téléphone – une certaine surveillance s'avérait nécessaire – qu'elle refusait pas mal de missions d'aide-soignante ces derniers temps. Elle travaillait en libéral avec un gros réseau d'agences d'aide à la personne, mais depuis quelques semaines, elle déclinait la plupart de leurs propositions pour se rendre pleinement disponible pour Tony qui, lui, avait bizarrement posé un congé maladie. Un comportement irresponsable alors qu'elle devait m'élever, subvenir à nos besoins. Elle avait eu du mal à bâtir son petit « fichier clients », comme elle disait avec une sorte de fierté gourmande, et elle s'autorisait tout à coup à refuser du boulot.

L'année précédente, quand on avait quitté Montpellier pour débarquer à Paris, elle s'était sentie seule, insignifiante et totalement remplaçable, ce qu'elle avait beaucoup de mal à supporter. Elle déplorait : « Tu te rends compte, aucun commerçant ne me reconnaît ! Et cette vieille dame chez qui je suis allée déjà deux fois m'appelle encore Caroline. » Puis, avec mon soutien, elle a réussi à s'accrocher, fidéliser et fédérer. Maintenant sa légèreté menaçait notre fragile équilibre financier. Déjà que je devais parfois cacher sa carte bleue pour limiter ses dépenses. Une raison de plus pour sortir Tony du décor.

Est-ce que j'ai fait le bon choix ?

C'est à partir de ce moment-là, en tout cas, que j'ai joué au bowling avec ma vie. Un jeu qui m'a vite paru définitif.

2

Harlequin

DANS NOTRE PETIT APPARTEMENT étouffant et bordélique, je peinais à trouver une place confortable. Dès que j'y entrais en ouvrant la porte d'un coup de sac à dos, les habituelles odeurs chimiques de laque, de vernis et de parfum en promo me saisissaient. Souvent, des collants de ma mère gisaient, étalés sur le canapé, un soutien-gorge chevauchait l'accoudoir, des palettes de maquillage envahissaient la table basse. Une occupation de l'espace qui me faisait enrager. La seule vision qui me réchauffait la poitrine : ce livre d'acupuncture qu'elle avait commencé à étudier, assez sérieusement, pour s'occuper encore mieux de ses patients. Dans ce clapier, la position dans laquelle je me sentais le mieux, c'était assise face à l'ordinateur – ma fenêtre à moi – dans ma chambre. La pièce était petite, elle mesurait peut-être huit mètres carrés, ses

murs étaient ornés de ma frise historique des rois de France, de posters *Sciences & Vie Junior*, de quelques selfies en Photomaton avec ma meilleure amie Domitille et de cartes postales du monde entier envoyées par mon père.

Le PC IBM que je partageais avec Mam – ordinateur de travail donné par un ancien amant assureur – moulait beaucoup, mais je pouvais aller sur Internet pour mes exposés. Chez nous, la fusion se révélait affective, physique et même numérique. Mam nous avait d'ailleurs créé une adresse mail commune, *kaliandcoco@gmail.com*. Évidemment, je ne la donnais à personne, je m'étais créé ma propre adresse *kalindra.ferrini@gmail.com*. Pro, responsable et respectable quoi.

Côté riposte, je me disais que le plan le plus simple, comme dans les comédies américaines un peu nulles, consistait au recrutement d'une autre fille pour Tony. J'avais déjà vu dans son téléphone qu'il aimait bien l'actrice de *Fast and Furious*, une Latine brune à la peau caramel. L'opposée de ma mère qui s'évertuait à ressembler à un modèle Dessange. J'ai pensé à une copine de Maman, Valérie, qui avait trouvé « un compagnon », comme elle disait, sur un site de rencontres. Mam ne connaissait pas l'option « contrôle parental » pour protéger les enfants des dangers d'Internet, donc j'ai trouvé facilement *plusjamaiscelib.com* qui proposait un essai gratuit, et j'ai ouvert un compte au nom de Tony. J'ai récupéré une de ses photos sur *Facebook*, puis créé un autre profil avec le visage d'une actrice latine pas connue qui jouait une maman dans une série Disney que j'aimais bien. Tony allait recevoir ses mails. Je lui ai créé une fiche et fait envoyer un lien avec création du mot de passe pour le site, comme ça, il pourrait se connecter comme une fleur.

Côté prose, j'ai fait simple, l'opération s'avérait un peu gênante. « Tu me plais beaucoup... », j'ai tapé, avec le profil de la jolie fille dans la fenêtre de discussion.

Quelques minutes plus tard, il s'est connecté à ce nouveau compte et a répondu à mon faux profil de bombe latine. J'ai mis mes mains devant les yeux, fermé la fenêtre du site et éteint l'ordinateur.

Je n'étais pas sûre de mon coup. Il avait l'air un peu accroché à ma mère. Parfois, il l'emmenait au restaurant, dans une enseigne franchisée certes, mais le geste pesait tout de même, ou il débarquait avec des tulipes du marché. Je devais répondre sur le site, ne pas le faire attendre. J'en frissonnais d'avance. Je n'avais aucune idée de ce qu'il convenait de lui dire.

Le lendemain, au collège, j'ai décidé d'en parler à Domitille, élève en cinquième C, comme moi, dans un établissement privé très chic du 7^e arrondissement de Paris, où on s'était installées avec Mam l'année d'avant. D'après ma mère, la réussite de nos vies tenait à la fréquentation des élites. Avant Tony, elle disait qu'il était bien trop tard pour qu'elle puisse faire carrière, mais qu'elle nourrissait encore l'espoir d'un mariage intéressant. Elle cherchait la sécurité financière et, à ses yeux, mettre une bague au doigt d'un homme équivalait à poser un U sur son vélo. Une garantie. En revanche, elle comptait sur moi pour grimper l'échelle via de belles études et un réseau malin. L'aide-soignante rêvait d'or et de grandeur pour sa fille. Elle lâchait parfois en riant : « Si tu fais intello, ça va rejaillir sur moi. Les hommes se diront que je cache bien mon jeu derrière mes airs de Barbie. »

Le fils d'un de ses patients siégeait au conseil d'administration du collège privé Montesquieu. Elle lui a fait passer mon dossier scolaire et j'ai été admise. Au nom de

cette scolarité ronflante, nous avons abandonné notre pavillon près de Montpellier pour un petit appartement parisien. Un T2 à prix d'ami, trouvé par ce même mécène. Moi qui ne connaissais que les longs trajets en bus scolaire, j'étais épatée, là, je comptais jusqu'à dix en sortant du collège, et *bim*, j'arrivais à la maison. Enfin, dans notre appartement de poupée.

Mam n'avait plus de chambre, mais elle se disait que le sacrifice serait récompensé et que ces nuits sur le clic-clac du salon finiraient par payer. Elle avait des ambitions matrimoniales très abouties avec ce déménagement. Elle me soufflait souvent en prenant des airs de maître Yoda : « Tu sais, Kali, la vie, c'est comme un cerf-volant. Certains en ont un grand qui se déploie très facilement, prend le vent et monte tout de suite très haut. D'autres démarrent avec un petit cerf-volant et il faut courir beaucoup, et parfois recommencer plusieurs fois pour qu'il s'envole. Nous, on est comme ça. On a des petits cerfs-volants mais on va les faire voler haut. On va courir, les lancer dans le ciel, ne pas lâcher, courir encore s'il le faut, et ils vont monter, monter... »

Elle rêvait d'un parcours à la Middleton, mais pas d'une trop grande ascension culturelle.

« Hors de question que tu deviennes une de ces transfuges de classe intellos si c'est pour qu'ensuite tu écrives un livre sur ta mère ! » lâchait-elle avec un soudain soupçon de lucidité. Quoi qu'il en soit, la trajectoire Cendrillon allait avoir du mal à se dessiner. Déjà, mon arrivée à Montesquieu s'était déroulée dans la plus grande indifférence possible.

J'ai débarqué dans cette école avec un reste de mèches orange. Malgré les avertissements de sa coiffeuse, Mam mettait de l'eau oxygénée dans mon shampoing. Ma grand-mère, intriguée par l'odeur de mes cheveux, avait

un jour saisi la bouteille qui traînait sur le bord de la baignoire. Elle l'avait brandie devant ma mère avec un « C'est quoi ça ? » outré, comme s'il s'agissait d'un bulletin scolaire désastreux. Elle m'avait aussi sermonnée, il fallait que je me méfie et renifle mon shampoing avant chaque application.

Malgré tout, le jour de la rentrée, j'avais donc encore des dégoulinades orange dans les cheveux. Une robe à motif d'hibiscus. Des joues rouges et tachetées. J'incarnais « la Heidi d'Occitanie », m'avait dit Mam en riant. De Montpellier, j'avais même un peu l'accent.

Naïvement, je pensais que les autres élèves auraient plein de questions à poser sur le Sud, ou au moins qu'ils m'accueilleraient dans leurs groupes à la récréation. Mais ces petits Parisiens se fréquentaient pour la plupart depuis la maternelle. Soucieux d'un parcours sans faute et sans liste d'attente, leurs parents les avaient inscrits très tôt dans le privé.

J'étais de loin la plus pauvre du collège. L'adolescence permet en général de saisir à quelle classe sociale on appartient. Et là, sortie de ma bulle d'enfance pavillonnaire, je me suis prise, en plein quartier huppé de Paris, la claque de la réalité de notre CSP. En m'inscrivant à Montesquieu, Mam pensait peut-être me stimuler et irriguer les canaux internes de l'ambition. Mais elle m'a exposée à une violence sociale. Je me sentais inférieure parce que je n'avais jamais pris l'avion, jamais skié ni même quitté la France.

À Montpellier, je percevais seulement un décalage sur le plan familial. Là, le fossé s'était élargi pour atteindre la taille du canal du Panama, dont les écluses font plus de trente-trois mètres de large. Mam avait décidé de nous mettre en péril comme un pari. Certains jours, en représailles, je ne lui adressais pas la parole. En plus,

mes hormones surchauffaient un sentiment de honte. Un malaise qui ne semblait *absolument* pas atteindre ma mère. « La honte est un sentiment révolutionnaire selon Karl Marx », m'a-t-elle lâché un jour. Elle allait souvent moissonner des citations sur Google pour le vernis culture générale. Là, elle avait même un peu creusé le sujet. Elle m'a expliqué qu'il existait deux types de hontes, celle qui met en colère et enjoint à se battre, et celle qui pousse à s'autodénigrer. Elle m'encourageait évidemment à adopter la première version : « Si t'as honte d'être pauvre, pleure pas et bats-toi pour être riche. » Mais je ne trouvais pas les codes pour entrer dans ces cercles fermés et je me suis résignée à la solitude.

Je comptais les carreaux à la cantine, les barreaux des grilles dans la cour de récré, je me lançais dans des multiplications complexes. Un groupe de quatre garçons, en quatrième, a repéré mon isolement. Deux semaines après ma rentrée en sixième, ils m'ont encerclée et ont commencé à se moquer de moi en m'appelant « l'autiste ». Une ado rousse au teint maladif s'est alors interposée tel Moïse ouvrant la mer Rouge. Elle les a menacés, en parlant d'un certain M. Giraudeau – je comprendrais plus tard que ce nom faisait référence à l'aumônier qui encadrait ces garçons au catéchisme. Ils se sont aussitôt envolés comme les pigeons du square.

Ma sauveuse s'appelait Domitille. Croyante enflammée, elle cherchait souvent des causes à défendre. Elle adorait les victimes et elle n'en croisait pas assez à son goût dans le 7^e arrondissement. Avec mon manque d'amis et d'argent, je lui fournissais un tas d'occasions d'accomplir de bonnes actions. Elle s'est mise à me chérir.

Quelques mois après l'épisode avec les garçons de quatrième, Domitille m'adoubait *meilleure amie*. J'avais enfin un statut. Comme elle devait s'occuper de ses

trois petits frères – jeux, bains, repas, couches –, car ses parents sous-traitaient beaucoup, elle disait qu'elle n'avait quasi jamais le temps de faire ses devoirs. Je les faisais pour elle en imitant son écriture et les lui glissais dans son cartable le matin.

Pour revenir à Tony et à mon plan, c'est pendant le cours de technologie où nous apprenions à souder des circuits électroniques que je lui ai lancé : « Hé, ils se disent quoi, tu crois, les adultes quand ils veulent draguer ? » À vrai dire, elle n'était pas la bonne interlocutrice pour ce questionnement. Domitille avait pour seule fréquentation d'adultes ses parents, et ils étaient vraiment spéciaux. Sa mère, Quitterie, aristocrate, portait toujours son nom de jeune fille qui s'étalait en long sur les formulaires : de la Patemollière. Manque de bol, elle était tombée amoureuse d'un roturier : Éric Triomphe. Elle avait plutôt gagné au change côté patronyme, je trouvais, mais pour avoir l'impression de conserver son rang, elle exigeait que toute sa famille la vouvoie. Ses enfants comme son mari. Et ils l'acceptaient. Quitterie, elle, tutoyait tout le monde allègrement. Y compris son mari.

Donc, même si Domitille connaissait les débuts du manège amoureux d'Éric Triomphe et Quitterie de la Patemollière pendant un camp scout à Lourdes, ils ne seraient pas une source d'inspiration pour sortir Tony de notre vie.

— Je sais pas trop, m'a répondu Domitille, je crois que c'est comme dans les romans Harlequin. Tu connais ? J'en ai trouvé un sous la table de nuit de ma mère. Une histoire d'un pilote d'avion qui drague une hôtesse de l'air pendant une escale dans un pays tropical.

— Tu crois qu'ils en ont au CDI ?